

Antología de poesía francesa del Siglo XVII

Literatura Francesa S. XVII
Asignatura troncal de primer ciclo
Dra. Amelia Sanz

Indice de poemas seleccionados

- Jean de la Ceppède (1550-1625):
 - Sonnet XIII: *Achevant ces propos, d'un long baiser jumeau...* p. 4
 - Sonnet XXII: *De l'os tiré du flanc de cet Adam nouveau...* p. 5

- Abraham de Vermeil (1555?-1620?):
 - Sonnet VI: *Un jour mon beau Soleil mirait sa tresse blonde...* p. 6
 - Sonnet LXXVI: *Je m'embarque joyeux, et ma voile pompeuse...* p. 7
 - Sonnet LXXX: *Je ne suis plus un homme, ou bien si je le suis...* p. 8

- Nicolas Vauquelin des Yveteaux (1567-1649):
 - Sonnet: *Avoir peu de parents, moins de train que de rente...* p. 9

- Jean Auvray (1580?-1630?):
 - Sonnet I: *L'homme en péché est mort, l'homme en Grâce est vivant,* p. 10
 - Sonnet II: *Je veux sacrifier ma chair voluptueuse...* p. 11
 - Sonnet III: *Aller Satan, la Chair, et le Monde domptant...*
 - Sonnet IV: *Ouvre les yeux mon âme, et vois les précipices...* p. 12
 - Sonnet V: *Un jour que le péché fardait sa double face...*
 - Sonnet VI: *Je brûle tout d'amour, je sens dedans mon âme...* p. 13

- François de Malherbe (1555-1628):
 - Sonnet XXIX: *C'est fait belle Caliste, il n'y faut plus penser...* p.14
 - Consolation à Monsieur Du Perier Gentilhomme d'Aix-en-Provence sur la mort de sa fille p.15

- François Maynard (1582-1646):
 - Ode: *Alcipe, reviens dans nos bois...* p. 17
 - Sonnet: *Cache ton corps sous un habit funeste...* p. 19
 - Epigrammes: *Quand dois-je quitter les rochers..., Illustres Gueuses du Parnasse..., Tu dis qu'on donne un si haut prix...* p. 20

- Théophile de Viau (1590-1626):
 - La solitude. Ode: *Dans ce val solitaire et sombre...* p. 21
 - A M.de L. sur la mort de son père. Ode: *Oste-toy, laisse moy resver,* p. 25

- Claude Malleville (1596-1647):
 - Imitation de l'Ongaro. Sonnet: *Fontaine dont les eaux, plus claires que profondes...* p. 27
 - Imitation du Cavalier Marin. Sonnet: *Que Partenice est belle,*

- Antoine Girard de Saint-Amant (1594-1661):
 - La Solitude. A Alcidon: *O que j'aime la solitude!*... p.29
 - Le Printemps aux environs de Paris. Sonnet: *Zéphir a bien raison d'être amoureux de Flore*... p. 34
 - L'Eté de Rome. Sonnet: *Quelle étrange chaleur nous vient ici brûler?*...
 - L'Automne aux Canaries. Sonnet: *Voici les seuls côteaues, voici les seuls vallons*... p. 35
 - L'Hiver des Alpes. Sonnet: *Ces atomes de feu, que sur la Neige brillent*...

- Jean Chapelain (1595-1674):
 - Ode à Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu: *Ainsi tous nos Cygnes célèbres*... p. 36

- Robert Arnauld D'Andilly (1589-1674):
 - De la Charité: *Quand tu saurais parler le langage des anges*,... p. 38
 - Il ne faut s'endormir dans le péché: *Songe combien du temps les ailes sont légères*;...

- Vincent Voiture (1597-1648):
 - Sonnet XXII, A Monseigneur Le Cardinal de Mazarin, sur la Comédie des Machines: *Quelle docte Circé, quelle nouvelle Armide*...p. 39
 - Rondeau XLIII: *Ma foi c'est fait de moi, car Isabeau*... p. 40
 - Rondeau LIV: *A Rambouillet va vite ment et cours*,...
 - Rondeau XLVI: *D'un buveur d'eau, comme avez débattu*,... p. 41

- Tristan l'Hermite (1601-1655):
 - La belle en deuil. Sonnet: *Que vous avez d'appas, belle nuit animée*, p. 42
 - La Peinture du trepas de la Serenissime Princesse Isabelle-Claire-Eugenie, Infante d'Espagne. Stances: *Par une loi fatale, autant comme elle est dure*,... p. 43

- Jean-François Sarasin (1614-1654):
 - Que la poésie lui sert de divertissement. Discours I: *Au bord de l'océan, où le flot se joue*... p. 44
 - Stances: *Père des fleurs dont la terre se pare*... p. 45

- Paul Scarron (1610-1660):
 - Chanson à boire: *Que de biens sur la table*... p. 46
 - Le chemin du Marais au Faubourg St. Germain: *Parbleu bon! Je vais par les rues*... p. 47

- Cyprien de la Nativité de la Vierge (1605- 1680):
 - Cantique entre l'âme et Jésus-Christ son époux: *J'ai en mon bien-aimé les monts*... p.49

- Jean Racine (1639-1699)
 - De l'étang. Ode IV: *Que cette une chose charmante*... p. 51

- Mme Guyon :
 - Et l'onde pousse l'onde. Sonnet: *L'enfance n'est sinon qu'une stérile fleur*,... p. 53
 - Abîme de l'amour. Chanson: *Depuis longtemps j'ai perdu connoissance*;... p. 54
 - Conduite d'abandon à Dieu. Chanson: *O paisible silence*,... p. 55

- Georges de Brébeuf (1617?-1661):
 - De l'inconstance humaine p. 57

- Laurent Drelincourt (1626-1680):
 - Sur l'homme. Sonnet: *Portrait de la divine Essence*... p. 61
 - Sur le vent. Sonnet: *Voix sans poumons, corps invisibles*,... p. 62
 - Sur Jonas. Sonnet: *Trop timide Jonas, que ton naufrage est beau!*... p. 62
 - Sur la croix de Notre Seigneur. Sonnet: *Prodige incomparable, étrange conjoncture!*... p. 63
 - Sur la mort. Assurance. Sonnet: *Quel est ce Monstre horrible, et sans Chair, et sans Yeux*,... p. 63
 - Sur la mort. Remède. Sonnet: *En tout tems, en tout lieu, sur la Terre et sur l' Eau*,...

- Mme de La Suze () :
 - Elégie: *Une douce surprise, un désordre agréable*,... p. 64
 - Sur une montre donnée à une Maïstresse. Sonnet. *Ressort ingenieux, & subtil mouvement*,... p. 65
 - Sur les Antiquitez de Rome. Sonnet: *Vous que l'on vit jadis de splendeur éclatans*,... p. 66
 - Maximes d'amour ou questions en prose décidées en vers p. 66

- Nicolas Boileau-Despréaux (1636-1711):
 - Epître VI: *Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville*,... p. 68

- Jean de La Fontaine (1621-1695):
 - La cigale et la fourmi, Fable I,1 p. 70
 - Le corbeau et le renard. Fable I,2 p. 71
 - La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf. Fable I,3 p. 72
 - Le rat de ville et le rat des champs, Fable I, 9

- Auprès de ma blonde. Chanson populaire: *Au jardin de mon père*,... p. 74

- Mme Deshoulières (1638-1694):
 - Les Oiseaux. Ydille. *L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais*;... p. 75
 - Les Moutons. Ydille: *Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!*... p. 77
 - Pensées détachées: *On cherche avec ardeur une médaille antique*:...,
De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,..., *L'amour propre est,*
hélas! Le plus sot des amours;..., *On croit être devenu sage*..., p. 78

Jean de La Ceppède (1550 ? - 1625)

SONNET XIII

I Achevant ces propos, d'un long baiser jumeau
De la Mère, et du Fils les lèvres sont colées,
Et leurs bras enlacés comme on voit accolées
les branches de la Vigne à celles de l'Ormeau.

5 Comme n'éteins-tu point, ô Phébus, ton flambeau
A ce triste spectacle? âmes trop désolées,
Les Hébreux pourraient bien vous rendre consolées
S'ils voulaient à vos corps ne donner qu'un tombeau.

Ils ne le feront pas. Il faut, Mère, à cette heure
10 Sans mourir, voir mourir ta chère nourriture,
Hâte donc tes Adieux il te la faut lâcher .

Prends le dernier baiser: car les voix effroyables
Des Juifs pressent déjà les mains impitoyables
Des bourreaux pour soudain de tes bras l'arracher .

Sonnet XXII

1 De l'os tiré du flanc de cet Adam nouveau
L'Éternel a formé son épouse constante :
Et de la chair d'icele, & foible, & tremblotante
Du costé de son fils a refourny la peau.

C'est pourquoy nostre Espous tremble au bruit du ciseau
De la noire Atropos: de la vient que contente
Son Espouse soustient tout le pis qu'on attente[,]
Brave les ceps, le feu, le gleve, & le tombeau.

Donc la frilleuse horreur dont tremblote à cette heure
10 Cet Espoux, n'est pas sienne, elle suit la nature
De celle, dont le Verbe a prins l'humanité.

De force & de valeur cette Espouse au contraire,
N'a rien qu'elle ne doive à sa Divinité,
Comme Phebé ne luit que du jour de son frere.

André Gendre, *Evolution du sonnet français*, Paris, P.U.F., 1996, p. 117

Abraham de Vermeil (1555? - 1620?)

Sonnet VI

1 Un jour mon beau Soleil mirait sa tresse blonde
Aux rais du grand Soleil qui n'a point de pareil :
Le grand Soleil aussi mirait son teint vermeil
Au rai de mon Soleil que nul rai ne seconde :

5 Mon Soleil était Soleil et onde:
Le grand Soleil était son onde et son Soleil:
Le Soleil se disait le Soleil non pareil:
Mon Soleil se disait le seul Soleil du monde;

Soleils ardents laissez ces bruits contentieux,
10 L'un est Soleil en terre et l'autre luit aux Cieux:
L'un est Soleil des corps; l'autre Soleil de l'âme:

Mais si Vous débattiez, Soleils, qui de vous deux
Est Soleil plus luisant et plus puissant de feux;
Soleil tes jours sont nuits comparés à Madame.

Sonnet LXXVI

1 Je m'embarque joyeux, et ma voile pompeuse

M'ôte déjà la terre et me donne les mers,
Je ne vois que le Ciel uni aux sillons pers;
C'est le premier état de mon âme amoureuse.

5 Puis je vois s'élever une vapeur confuse,
Ombageant tout le Ciel qui se fend en éclairs;
Le tonnerre grondant s'anime par les airs,
C'est le second état dont elle est langoureuse.

10 Le troisième est le flot hideusement frisé,
Le mât rompu des vents et le timon brisé,
Le navire enfondrant, la perte de courage.

Le quatrième est la mort entre les flots salés
Abbatus, rebattus, vomis et avalés;
Bref mon Amour n'est rien qu'un horrible naufrage .

Sonnet LXXX

1 Je ne suis plus un homme, ou bien si je le suis,
Je suis tant seulement un homme en portraiture ;
Mais hélas, un portrait ne sent point sa blessure,
Je suis peinture au bien, et vrai homme aux ennuis.

5 Il y ja deux ans, Amour, que tu me suis
Ainsi qu'un Cerf blessé d'une griève pointure,
Et mon mal furieux n'a point de sépulture,
Ni n'en veut que du dard de celui que je fuis.

Je ne suis point hélas! ni homme ni image,
10 Ainsi je suis une bête aveugle et sans courage,
Qui fuit sa liberté et cherche sa prison.

N'est-ce pas être tel que d'être fantastique,
Priser et dépriser le monde et sa pratique,
Croire son appétit, et fuir sa raison?

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, pp. 68-71

Nicolas Vauquelin des Yveteaux (1567 - 1649)

- 1 Avoir peu de parents, moins de train que de rente,
Et chercher en tout temps l'honnête volupté,
Contenter ses désirs, maintenir sa santé,
Et l'âme de procès et de vices exempte ;
- 5 A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir ceux de sa maison en quelque autorité,
Mais sans besoin d'appui garder sa liberté,
De peur de s'engager à rien qui mécontente.
- 10 Les jardins, les tableaux, la musique, les vers,
Une table fort libre et de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa dame,
Être estimé du Prince et le voir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfants sans femme
Font attendre à Paris la mort fort doucement.

Recueil de vers

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, p. 103

Jean Auvray

(1580? - 1630?)

SONNETS SPIRITUELS

I

1 L'Homme en péché est mort, l'homme en Grâce est vivant,

Le péché nous meurtrit, Grâce nous ressuscite,
Le péché nous endort la Grâce nous excite,
Le péché chasse Dieu, Grâce le va trouvant .

5 Le péché nous ordit Grâce nous va lavant,
Le péché nous oblige, et la Grâce nous acquitte,
Le péché est maudit, et la Grâce bénite,
Le péché chasse tout, Grâce va tout sauvant.

10 Apprends donc de ces vers, ô pécheur misérable!
Que le péché te rend mercenaire du Diable,
Que tu t'ouvres l'enfer, et que tu te maudis,

Que tu es ton bourreau et ton propre homicide,
Et que si ton péché à la Grâce te guide
Satan et les damnés iront en Paradis.

II

1 Je veux sacrifier ma chair voluptueuse
Pour l'Amour de mon Dieu, les bourreaux empêchés
A la persécuter sont mes sales péchés,
L'infâme pauvreté ma Croix laborieuse

5 Le Jeûne, l'Oraison, la Cilice angoisseuse
Sont les Cloux qui seront dans mes membres fichés,
Et la Confession de mes crimes cachés
Sera pour tout jamais ma Couronne épineuse.

10 La Lance pour ouvrir et fendre mon côté
C'est l' Amour pénétrant de la Divinité,
Mon vinaigre et mon Fiel sont mes larmes amères:

Ainsi veux-je mourir comme vous mon Sauveur.
n est vrai qu'en un point nous mourons bien contraires
Vous mourez innocent, et je meurs grand Pécheur.

I III

1 Aller Satan, la Chair, et le Monde domptant,
Dans les sombres manoirs d'un désert solitaire
Ou dans quelque Couvent séquestré du vulgaire
Cela n'est pas étrange, on en peut faire autant.

5 Mais aller dans la chair à la chair résistant,
Vaincre le Monde au Monde, affronter l'adversaire
Jusque dedans son fort ô chose forte à faire!
Un tel Miracle va tous mes sens surpassant.

10 Ames saintes pourtant vous faites ces merveilles,
Beaux Cèdres du Liban au Ciel touchent vos feuilles
Bien qu'avez pris racine en ce manoir mortel,

Le Monde n'est en vous et vous êtes au Monde
Vous pénétrez la mer sans y saler votre onde,
Vous êtes en la terre, et trafiquez au Ciel.

IV

1 Ouvre les yeux mon âme, et vois les précipices
Où les plaisirs mondains t'abîment lâchement,
Regarde ces Enfers, ce grand embrasement,
Ces rages, ces fureurs, ces horribles supplices.

5 Puis lève au Ciel les yeux, contemple les délices
Que Dieu prépare à ceux qu'il aime chèrement,
Et comme tu en es forclos entièrement
Tandis que tu croupis sous l'égout de tes vices.

10 Debout donc paresseuse, hélas! c'est trop dormi,
Jà l'orgueilleux Satan ton mortel ennemi
Assiège ta raison et la met tout en flamme,

Le corps de garde est pris, la sentinelle dort,
Alarme, alarme, alarme, éveille-toi mon Ame
Ce sommeil letargic te conduit à la mort.

V

1 Un jour que le péché fardait sa double face
Et s'était attisé de ses plus beaux atours,
J'en devins amoureux, et ces folles amours
Prindrent mon coeur d'assaut, et brûlèrent la place.

5 Quand mon Dieu suffoquait du ruisseau de sa Grâce
Ce feu qui flétrissait le plus beau de mes jours,
Pour mieux voir ce pipeur je lève son velours,
Son or, son vermeillon, et tout nu je le chasse

10 O Dieu qu'il parait lors effroyable à mes yeux!
C'était un Harpie, un Serpent furieux,
Un Monstre épouvantable, un Crapaud, un Vipère:

Je ne m'étonne plus (dis-je, alors) qu'on pourrait
Le Diable si affreux, si difforme, et si laid:
Puis qu'il est engendré d'un si horrible père .

VI

1 Je brûle tout d'Amour, je sens dedans mon âme
Sans cesse pétiller un brasier amoureux,
Rien qu'Amour je ne songe, et en ce songe heureux
Contemplant mon objet ravie je me pâme.

5 Soit que l'alme Phébus sa nourricière flamme
Plonge au sein de Thétis. ou soit que lumineux
Il attelle au matin ses coursiers écumeux
Toujours un feu d'Amour mes entrailles enflamme.

10 Mais le Dieu qui régit mes amoureux esprits
N'est plus l'aveugle enfant de la molle Cypris,
Bien aveugle est celui qui un aveugle adore:

Allez Mondains Amants, je ne suis plus pour vous
Il faut pour soulager l'ardeur qui me dévore
A mon Ame immortelle un immortel Epoux.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp. 119-121

François de Malherbe (1555 - 1628)

Sonnet XXIX

1 C'est fait belle Caliste, il n'y faut plus penser :
Il se faut affranchir des loix de vôtre Empire ;
Leur rigueur me degouste, et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

5 Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus Vostre cruauté, qui tousjours devient pire,
Me deffend d'arriver au bon-heur où j'aspire,
Comme si vous servir estoit vous offencer :

Adieu donc, ô Beauté, des Beutez la merveille

10 Il faut qu'à l'avenir la raison me conseille,
Et dispose mon Ame à se laisser guerir.

Vous m'estiez un thresor aussi cher que la vie :
Mais puis que vostre Amour ne se peut acquerir,
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

André Gendre, *Evolution du sonnet français*,
Paris, P.U.F., 1996, pp. 124-25

**CONSOLATION A MONSIEUR DU PERIER
GENTILHOMME D' AIX-EN-PROVENCE
SUR LA MORT DE SA FILLE**

- I Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?
- II Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?
- III Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.
- IV Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et, Rose, elle a vécu ce que vivent les Roses,
L'espace d'un matin.
- V Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?
- VI Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?
- VII Non, non, mon du Périer, aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.
- VIII Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de lui.
- IX Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Eteins le souvenir .
- X C'est bien, je le confesse, une juste coutume,
Que le coeur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.
- XI Même quand il advient que la tombe sépare
Ce que Nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un Barbare,
Ou n'en a du tout point.
- XII Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?
- XIII Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support

- Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.
- XIV François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son Dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.
- XV Il les sécha pourtant, et, comme au autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.
- XVI Leur camp, qui la Durance avait presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.
- XVII De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus,
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.
- XVIII Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher; .
Mais, en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher .
- XIX La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier .
- XX Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos Rois.
- XXI De murmurer contr'elle et perdre patience,
Il est mal à propos:
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp. 141-43

François Maynard (1582 - 1646)

ODE

- I Alcipe, reviens dans nos bois,
Tu n'as que trop suivi les rois
Et l'infidèle espoir dont tu fais ton idole
Quelque bonheur qui seconde tes vœux,
Ils n'arrêteront pas le temps qui toujours vole;
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.
- II La Cour méprise ton encens.
Ton rival monte, et tu descends;
Et dans le Cabinet le favori te joue,
Que t'a servi de fléchir le genou,
Devant un dieu fragile, et fait d'un peu de boue;
Qui souffre, et qui vieillit pour mourir comme nous.
- III Romps tes fers, bien qu'ils soient dorés.
Fuis les injustes adorés;
Et descends dans toi-même à l'exemple du sage ,
Tu vois de près ta dernière saison:
Tout le monde connaît ton nom, et ton visage ;
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.
- IV Ne forme que des saints désirs;
Et te sépare des plaisirs
Dont la molle douceur te fait aimer la vie.
Il faut quitter le séjour des mortels,
Il faut quitter Filis, Amarante, et Sylvie,
A qui ta folle amour élève des autels.
- V Il faut quitter l'ameublement
Qui nous cache pompeusement
Sous de la toile d'or, le plâtre de ta chambre.
Il faut quitter ces jardins toujours verts,
Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre;
Et qui font des printemps au milieu des hivers.
- VI C'est en vain que loin des hasards
Où courent les enfants de Mars,
Nous laissons reposer nos mains et nos courages;
Et c'est en vain que la fureur des eaux;
Et l'insolent Borée, artisan des naufrages,
Font à l'abri du port retirer nos vaisseaux.

- VII Nous avons beau nous ménager;
 Et beau prévenir le danger,
 La mort n'est pas un mal que le prudent évite.
 Il n'est raison, adresse, ni conseil
 Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
 Arrose des pays inconnus au soleil.
- VIII Le cours de nos ans est borné;
 Et quand notre heure aura sonné;
 Clotho ne voudra plus grossir notre fusée.
 C'est une loi, non pas un châtement,
 Que la nécessité qui nous est imposée
 De servir de pâture aux vers du monument.
- IX Résous-toi d'aller chez les morts.
 Ni la race, ni les trésors
 Ne sauraient t'empêcher d'en augmenter le nombre.
 Le potentat le plus grand de nos jours,
 Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
 Avant qu'un demi-siècle ait achevé son cours.
- X On n'est guère loin du matin
 Qui doit terminer le destin
 Des superbes tyrans du Danube, et du Tage.
 Ils font les dieux dans le monde chrétien :
 Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage
 D'infecter un tombeau plus riche.
- XI Et comment pourrions-nous durer?
 Le temps qui doit tout dévorer:
 Sur le fer, et la pierre, exerce son empire .
 Il abattra ses fermes bâtiments
 Qui n'offre à nos yeux que marbre, et que porphyre;
 Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondements.
- XII On cherche en vain les belles tours
 Où Pâris cacha ses amours,
 Et d'où ce fainéant vit tant de funérailles.
 Rome n'a rien de son antique orgueil,
 Et le vide enfermé de ses vieilles murailles
 N'est qu'un affreux objet, et qu'un vaste cercueil.
- XIII Mais tu dois avecque mépris
 Regarder ces petits débris.
 Le temps amènera la fin de toutes choses;
 Et ce beau ciel, ce lambris azuré:
 Ce théâtre, où l' Aurore épanche tant de roses
 Sera brûlé des feux dont il est éclairé.
- XIV Le grand astre qui l'embellit
 Fera sa tombe de son lit.
 L'air ne formera plus, ni grêles, ni tonnerres
 Et l'univers, qui dans son large tour
 Voit courir tant de mers, et fleurir tant de terres,
 Sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

SONNET

Cache ton corps sous un habit funeste,
Ton lit, Margot, a perdu ses chalands;
Et tu n'es plus qu'un misérable reste ,
Du premier siècle, et des premiers galands.

5 Il est certain que tu vins sur la terre
Avant que Rome eût détrôné ses rois.
Et que tes yeux virent naître la guerre
Qui mit les Grecs dans un cheval de bois.

La Mort hardie et sous qui tout succombe
10 N'ose envoyer ta carcasse à la tombe,
Et n'est pour toi qu'impuissant démon.

Veux-.tu savoir quel siècle t'a porté,
Je te l'apprends. Ton corps est du limon
Qui fut pétri des mains de Prométhée.

EPIGRAMMES

Quand dois-je quitter les rochers
Du petit désert qui me cache,
Pour aller revoir les clochers
De Saint Paul, et de Saint Eustache.

5 Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisir dont il n'abonde;
Chacun y trouve sa maison.
C'est le pays de tout le monde.

Apollon, faut-il que Maynard
10 Avec les secrets de ton art,
Meure en une terre sauvage?

Et qu'il dorme, après son trépas,
Au cimetière d'un village
Que la carte ne connaît point?

1 Illustres gueuses de Parnasse,
Je pleure le temps que j'ai mis
A vous coiffer de bonne grâce,
Pour vous acquérir des amis.

5 On vous admire sur la scène.
Mais vous n'avez plus de Mécène
Qui protège vos intérêts.

Et c'est pour vous avoir peignées
En demoiselles du Marais,
10 Que mon coffre est plein d'araignées.

1 Tu dis qu'on donne un si haut prix
Aux vers que ma plume débite,
Que la troupe de beaux esprits
Bat des mains lors qu'on les récite.

5 Et qu'Apollon veut que son art,
Malgré l'envie, et l'ignorance,
Dans l'épigramme de MAYNARD,
Fasse quelque honneur à la France.

Cet illustre applaudissement
10 Me chatouillerait doucement,
Sans le destin qui m'importune.
Mais quand tu dis que j'écris bien,
FLOTTE j'apprends de ma fortune,
Que le Cardinal n'en croit rien.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp. 164-68

Théophile de Viau (1590-1626)

LA SOLITUDE. ODE.

1 Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Pendant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

5 De cette source une naïade,
Tous les soirs ouvre le portail
De sa demeure de cristal
Et nous chante une sérénade.

Les nymphes que la chasse attire

10 A l'ombrage de ces forêts
Cherchent des cabinets secrets
Loin de l'embûche du satyre.

Jadis au pied de ce grand chêne,
Presque aussi vieux que le soleil,

15 Bacchus, l'Amour et le Sommeil
Firent la fosse de Silène.

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux

20 D'une amoureuse violence.

L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux séjour,
Où Philomèle nuit et jour
Renouvelle un piteux langage.

25 L'orfraie et le hibou s'y perche,
Ici vivent les loups-garous,
Jamais la justice en courroux,
Ici de criminels ne cherche.

Ici l' Amour fait ses études,
30 Vénus dresse des autels
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.

Cette forêt n'est point profane,
35 Ce ne fut point sans la fâcher
Qu'Amour y vint jadis cacher
Le berger qu'enseignait Diane.

Amour pouvait par innocence,
Comme enfant, tendre ici des rets,
40 Et comme reine des forêts,
Diane avait cette licence.

Cupidon d'une douce flamme
Ouvrant la nuit de ce vallon,
Mit devant les yeux d'Apollon
45 Le garçon qu'il avait dans l'âme.

A l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe se retira,
Et depuis le soleil jura
Qu'il serait ennemi de l'ombre,

50 Tout auprès le jaloux Borée,
Pressé d'un amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune amant,
Encore par lui soupirée.

Sainte forêt ma confidente,
55 Je jure par le Dieu du jour
Que je n'aurai jamais amour
Qui ne te soit toute évidente,

Mon ange ira par cet ombrage,
Le soleil le voyant venir,
60 Ressentira du souvenir
L'accès de sa première rage ,

Corinne je te prie approche,
Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour être mieux à couvert,
Entrons au creux de cette roche :

65 Ouvre tes yeux je te supplie,
Mille amours logent là-dedans,
Et de leurs petits traits ardents
Ta prunelle est toute remplie,

Amour de tes regards soupire,
70 Et ton esclave devenu,
Se voit lui-même retenu
Dans les liens de son empire ,

O beauté sans doute immortelle,
Où les Dieux trouvent des appas,
75 Par vos yeux je ne croyais pas
Que vous fussiez du tout si belle.

Qui voudrait faire une peinture
Qui pût ses traits représenter ,
Il faudrait bien mieux inventer
80 Que ne fera jamais nature.

Tout un siècle les destinées
Travaillèrent après ses yeux,
Et je crois que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.

85 D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards
Qui jettent des feux et des dards
Dont les Dieux aimeraient la force.

Que ton teint est de bonne grâce !
90 Qu'il est blanc, et qu'il est vermeil!
Il est plus net que le soleil,
Et plus uni que de la glace.

Mon Dieu que tes cheveux me plaisent,
Ils s'ébattent dessus ton front,
95 Et les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est déplaisant,
Si tu ne dis en me baisant
100 Qu'aimer est une belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flamme,
Aux accents de ta douce voix,
Je vois les fleuves et les bois
S'embraser comme a fait mon âme.

105 Si tu mouilles tes doigts d'ivoire
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans cette eau
Aimera s'il en ose boire .

Présente-lui ta face nue,
110 Tes yeux avecques l'eau tirent,
Et dans ce miroir écriront
Que Vénus est ici venue.

Si bien elle y sera dépeinte,
Les faunes s'en enflammeront,
115 Et de tes yeux qu'ils aimeront
Ne sauront découvrir la feinte

Entends ce Dieu qui te convie
A passer dans son élément,
Ois qu'il soupire bellement
120 Sa liberté déjà ravie.

Trouble-lui cette fantaisie,
Détourne-toi de ce miroir ,
Tu le mettras au désespoir
Et m'ôteras la jalousie.

125 Vois-tu ce tronc et cette pierre?
Je crois qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour devient jaloux
De ce myrte et de ce lierre.

Sus ma Corinne! que je cueille
130 Tes baisers du matin au soir ,
Vois comment pour nous faire asseoir
Ce myrte a laissé choir sa feuille.

Ois le pinson et la linotte
Sur la branche de ce rosier,
135 Vois branler leur petit gosier,
Ois comme ils ont changé de note.

Approche, approche ma driade,
Ici murmureront les eaux,
Ici les amoureux oiseaux
140 Chanteront une sérénade.

Prête-moi ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront,
Ainsi mes sens se pâmeront
Dans les lacs de tes bras d'ivoire.

145 Je baignerai mes mains folâtres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes oeillades idolâtres.

Ne crains rien, Cupidon nous garde.

150 Mon petit ange es-tu pas mien?
Ha! je vois que tu m'aimes bien,
Tu rougis quand je te regarde.

Dieux, que cette façon timide
Est puissante sur mes esprits!
155 Renaud ne fut pas mieux épris
Par les charmes de son Armide.

Ma Corinne que je t'embrasse,
Personne ne nous voit qu'Amour,
Vois que même les yeux du jour
160 Ne trouvent point ici de place.

Les vents qui ne se peuvent taire,

Ne peuvent écouter aussi,
Et ce que nous ferons ici
Leur est un inconnu mystère.

A MONSIEUR DE L. SUR LA MORT DE SON PERE. ODE

1 Oste-toy, laisse may resver :
Je sens un feu se souslever
Dont mon ame est toute embrasée,
O beaux prés, beaux rivages verts,
5 O grand flambeau de l'univers
Que je trouve ma veine aisée !
Belle aurore, douce rosée,
Que vous m'allez donner de vers!

Le vent s'enfuit dans les ormeaux
10 Et pressant les fueillus rameaux
Abat le reste de la nuë,
Iris a perdu ses couleurs,
L'air n'a plus d'ombre, ny de pleurs,
La bergere aux champs revenuë
15 Mouïllant sa jambe toute nuë
Fouille les herbes et les fleurs.

Ces longues pluyes dont l'hyver
Empeschoit Tircis d'arriver
Ne seront plus continuées,
20 L'orage ne fait plus de bruit,
La clarté dissipe la nuit,
Ses noirceurs sont diminuées,
Le vent emporte les nuées
Et voila le soleil qui luit.

25 Mon Dieu que le soleil est beau !
Que les froides nuicts du tombeau
Font d'outrages à la nature !
La mort, grosse de desplaisirs,
De tenebres et de souspirs,
30 D'os, de vers, et de pourriture,
Estouffe dans la sepulture
Et nos forces, et nos desirs.

Chez elle les geants sont nains,
Les Mores et les Africains
35 Sont aussi glacez que le Scythe ;
Les Dieux y tirent l'aviron;
Cesar comme le bucheron,
Attendant que l'on ressuscite,
Tous les jours aux bords du Cocyte
40 Se trouve au lever de Charon.

Tircis, vous y viendrez un jour .
Alors les graces et l'Amour
Vous quitteront sur le passage,
Et dedans ces royaumes vains,
45 Effacé du rang des humains,
Sans mouvement et sans visage,
Vous ne trouverez plus l'usage
Ny de vos yeux ny de vos mains.

Vostre pere est ensevely,
50 Et dans les noirs flots de l'oubly
Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne sçait rien de vostre ennuy,
Et ne fut-il mort qu'aujourd'huy,
Puis qu'il n'est plus qu'os et que cendre,
55 Il est aussi mort qu' Alexandre
Et vous touche aussi peu que luy.

Saturne n'a plus ses maisons
Ny ses aisles, ny ses saisons,
Les destins en ont fait une ombre.
60 Ce grand Mars, n'est-il pas destruit?
Ses faits ne sont qu'un peu de bruit.
Jupiter n'est plus qu'un feu sombre
Qui se cache parmy le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.

65 Le cours des ruisselets errans,
La fiere cheute des torrents,
Les rivieres, les eaux salees,
Perdront et bruit et mouvement ;
Le soleil insensiblement

70 Les ayant toutes avallees,
Dedans les voûtes estoillees
Transportera leur eslément.

Le sable, le poisson, les flots,
La navire, les matelots,

75 Tritons, et Nymphes, et Neptune
A la fin se verront perclus ;
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le char de la Fortune,
Et l'influence de la lune Abandonnera le reflux.

80 Les planettes s'arresteront,
Les esléments se mesleront
En ceste admirable structure
Dont le Ciel nous laisse jouyr .
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouyr

85 Passera comme une peinture ;
L'impuissance de la Nature
Laissera tout évanouyr.

Celuy qui formant le soleil,
Arracha d'un profond sommeil
90 L'air et le feu, la terre et l'onde,
Renversera d'un coup de main
La demeure du genre humain
Et la base où le ciel se fonde ;
Et ce grand desordre du monde
Peut-estre arrivera demain.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp. 230-35, 256-60

Claude Malleville (1596 - 1647)

IMITATION DE L'ONGARO

1 Fontaine dont les eaux, plus claires que profondes,
Attirent par leur bruit les nymphes et les dieux,
Seul miroir que Phyllis consulte dans ces lieux
Quand elle veut peigner l'or de ses tresses blondes,

5 Si durant les chaleurs fatales à tes ondes,
J'ai maintenu ton cours des larmes de mes yeux,
De grâce montre-moi ce chef-d'œuvre des cieux
Dans le riche cristal de tes eaux vagabondes.

Mais j'ai beau te prier, tu ne m'exauces pas ;
10 L'orgueilleuse Phyllis, qui cause mon trépas,
T'imprime en se mirant sa rigueur naturelle.

Ainsi je ne puis voir avec tous mes efforts
Ni de portrait en toi ni de l'amour en elle,
Et ne jouis non plus de l'ombre que du corps.

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, p. 247

IMITATION DU CAVALIER MARIN

- 1 Que Partenice est belle, encor qu'elle soit noire,
C'est le plus digne objet où s'adressent nos yeux,
A l'ebene esclatant qui luit en ses cheveux,
L'or et l'ambre ont cédé l'honneur de la victoire.
- 5 Quelle si blanche main, ou d'albâtre ou d'yvoire
De ses liens si noirs peut deffaire les noeuds ?
Quelle clarté de teint brille de tant de feux,
Que les ombres du sien n'en offusquent la gloire ?
- Qui jamais vit en terre une divinité
- 10 Paroistre sous un voile avec tant de beauté ?
Qui vit jamais sortir tant d'esclairs d'un nuage ?
- Soleil, retirez-vous, un autre est en ces lieux,
Un autre qui pourveu d'un plus riche partage,
Porte la nuit au front, et le jour dans les yeux.

Jean Rousset (ed), *Anthologie de la poésie baroque*,
Paris, Armand Colin, 1968, T.2, p. 66

Antoine Girard de Saint-Amant (1594 - 1661)

LA SOLITUDE

- 1 O que j'aime la solitude!
Que ces lieux sacrés à la nuit,
Eloignés du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude!
5 Mon Dieu ! que mes yeux sont contents
De voir ces bois qui se trouvèrent
A la nativité du temps
Et que tous les siècles révèrent
Etre encore aussi beaux et verts
10 Qu'aux premiers jours de l'univers!

- Un gai zéphire les caresse
D'un mouvement doux et flatteur ;
Rien que leur extrême hauteur
15 Ne fait remarquer leur vieillesse :
Jadis, Pan et ses demi-dieux
Y vinrent chercher du refuge
Quand Jupiter ouvrit les cieux
Pour nous envoyer le déluge,
20 Et se sauvant sur leur rameaux,
A peine virent-ils les eaux.

- Que sur cette épine fleurie
Dont le printemps est amoureux,
Philomène au chant langoureux
25 Entretient bien ma rêverie !
Que je prends de plaisir à voir
Ces monts pendants en précipices
Qui, pour les coups du désespoir,
Sont au malheureux si propices
Quand la cruauté de leur sort
30 Les force à rechercher la mort!

- Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrents vagabonds
Qui se précipitent par bonds
Dans ce vallon vert et sauvage !
35 Puis, glissant sous les arbrisseaux,
Ainsi que des serpents sur l'herbe,

Se changent en plaisant ruisseaux
Où quelque naïade superbe
Règne comme en son lit natal
40 Dessus un trône de cristal.

Que j'aime ce marais paisible !
Il est tout bordé d'alisiers,
D'aulnes, de saules et d'osiers
A qui le fer n'est pas nuisible !
45 Les nymphes y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs et de glais,
Où l'on voit sauter les grenouilles
Qui de frayeur s'y vont cacher
50 Si tôt qu'on veut s'en approcher.

Là, cent mille oiseaux aquatiques
Vivent sans craindre en leur repos
Le giboyeur fin et dispos
Avec ses mortelles pratiques ;
55 L'un, tout joyeux d'un si beau jour,
S'amuse à béqueter sa plume ;
L'autre alentit le feu d'amour
Qui dans l'eau même le consume,
Et prennent tout inocemment
60 Leur plaisir en cet élément.

Jamais l'été ni la froidure
N'ont vu passer dessus cet eau
Nulle charrette ni bateau
Depuis que l'un et l'autre dure.
65 Jamais voyageur altéré
N'y fit servir sa main de tasse,
Jamais chevreuil désespéré
N'y finit sa vie à la chasse,
Et jamais le traître hameçon
70 N'en fit sortir aucun poisson.

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence!
75 Les sorciers y font leur sabbat ;
Les démons follets s'y retirent
Qui d'un malicieux ébat
Trompent nos sens et nous martyrent,
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins
Dans ces lieux remplis de ténèbres.
80 Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible

D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible
Qui d'un seul regard de pitié
90 Ne daigna voir son amitié.

Aussi le ciel, juge équitable
Qui maintient les lois en vigueur,
Prononça contre sa rigueur
Une sentence épouvantable :
95 Autour de ces vieux ossements
Son ombre aux peines condamnée
Lamente en longs gémisséments
Sa malheureuse destinée,
Ayant pour croître son effroi
100 Toujours son crime devant soi.

Là se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé ;
Ici l'âge a presque effacé
Des chiffres taillés sur les arbres.
105 Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusque dans la cave
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave ;
Le lierre y croît au foyer
110 A l'ombrage d'un grand noyer.

Là-dessous s'étend une voûte
Si sombre en un certain endroit
Que, quand Phébus y descendrait,
Je pense qu'il n'y verrait goutte.
115 Le sommeil aux pesants sourcils,
Enchanté d'un morne silence,
Y dort bien loin de tous soucis
Dans les bras de la Monchalence,
Lâchement couché sur le dos
120 Dessus des gerbes de pavots.

Au creux de cette grotte fraîche,
Où l'amour se pourrait geler,
Echo ne cesse de brûler
Pour son amant froid et revêche.
125 Je m'y coule sans faire bruit,
Et par la céleste harmonie
D'un doux luth, aux charmes instruit,
Je flatte sa triste manie,
Faisant répéter mes accords
130 A la voix qui lui sert de corps.

Tantôt, sortant de ces ruines,
Je monte au haut de ce rocher ,
Dont le sommet semble chercher
En quel lieu se font les bruines ;
135 Puis je descends tout à loisir ,
Sous une falaise escarpée,

D'où je regarde avec plaisir
L'onde qui l'a presque sapée
Jusqu'au siège de Palémon,
140 Fait d'éponges et de limon.

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer
Après quelque orage effroyable !
145 Et que les chevelus tritons,
Hauts, sur les vagues secouées
Frappent les airs d'étranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend respectueux
150 Les vents les plus impétueux.

Tantôt l'onde brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roulant dessus les cailloux,
Qu'elle apporte et qu'elle r'entraîne.
155 Tantôt elle étale en ses bords,
Que l'ire de Neptune outrage,
Des gens noyés, des monstres morts,
Des vaisseaux brisés du naufrage,
Des diamants, de l'ambre gris,
160 Et mille autres choses de prix.

Tantôt la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieus sous l'onde.
165 Le soleil s'y fait si bien voir ,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à savoir
Si c'est lui-même, ou son image,
Et d'abord il semble à nos yeux
170 Qu'il s'est laissé tomber des cieus.

Alcidon, pour qui je me vante
De ne rien faire que de beau,
Reçois ce fantasque tableau
Fait d'une peinture vivante.
175 Je ne cherche que les déserts,
Où, rêvant tout seul, je m'amuse
A des discours assez diserts
De mon génie avec la muse ;
Mais mon plus aimable entretien
180 C'est le ressouvenir du tien.

Tu vois dans cette poésie,
Pleine de licence et d'ardeur ,
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'éclaire la fantaisie :
185 Tantôt chagrin, tantôt joyeux,
Selon que la fureur m'enflamme,

Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos me naissent en l'âme,
Sans contraindre la liberté
190 Du démon qui m'a transporté.

Ô que j'aime la solitude !
C'est l'élément des bons esprits,
C'est par elle que j'ai compris
L'art d'Apollon sans nulle étude.
195 Je l'aime pour l'amour de toi,
Connaissant que ton humeur l'aime ;
Mais, quand je pense bien à moi,
Je la hais pour la raison même :
Car elle pourrait me ravir
200 L'heur de te voir et te servir.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp. 264-77

LE PRINTEMPS AUX ENVIRONS DE PARIS

1 Zéphyr a bien raison d'être amoureux de Flore;
C'est le plus bel Objet dont il puisse jouir ,
On voit à son éclat les soins s'évanouir
Comme les libertés devant l'Oeil que j'adore.

5 Qui ne serait ravi d'entendre sous l'Aurore
Les Miracles volants qu'au Bois je viens d'ouïr?
J'en sens avec les fleurs mon coeur s'épanouir ,
Et mon Luth néglige leur veut répondre encore.

L'herbe sourit à l'Air d'un air voluptueux;
10 J'aperçois de ce Bord fertile et tortueux
Le doux feu du Soleil flatter le sein de l'Onde.

Le soir et le matin la Nuit baise le Jour;
Tout aime, tout s'embrase, et je crois que le Monde
Ne renaît au Printemps que pour mourir d'amour .

L'ETE DE ROME

1 Quelle étrange chaleur nous vient ici brûler?
Sommes-nous transportés sous la zone torride?
Ou quelqu'autre imprudent a-t-il lâché la bride
Aux lumineux chevaux qu'on voit étinceler?

5 La Terre en ce climat, contrainte à panteler,
Sous l'ardeur des rayons, s'entre-fend et se ride,
Et tout le champ romain n'est plus qu'un sable aride
D'où nulle fraîche humeur ne se peut exhaler .

Les furieux regards de l'âpre Canicule
10 Forcent même le Tibre à périr comme Hercule,
Dessous l'ombrage ses des joncs, et des roseaux:
Sa qualité de dieu ne l'en saurait défendre;
Et le vase natal, d'où s'écoulaient ses eaux,
Sera l'urne funeste, où l'on mettra sa cendre.

L'AUTOMNE DES CANARIES

1 Voici les seuls côteaux, voici les seuls vallons
Où Bacchus et Pomone ont établi leur gloire;
Jamais le riche honneur de ce beau territoire
Ne ressentit l'effort des rudes Aquilons.

5 Les figues, les muscats, les pêches, les melons
Y couronnent ce dieu qui se délecte à boire;
Et les nobles palmiers, sacrés à la victoire,
S'y courbent sous des fruits qu'au miel nous égalons.

Les cannes au doux suc, non dans les marécages,
10 Mais sur des flancs de roche y forment des bocages,
Dont l'or plein d'ambrosie éclatte et monte aux cieux.
L'orange en même jour y mûrit et boutonne;
Et durant tous les mois on peut voir en ces lieux
Le printemps et l'été confondus en l'automne.

L 'HIVER DES ALPES

1 Ces atomes de feu, qui sur la Neige brillent,
Ces étincelles d'or, d'azur, et de cristal,
Dont l'Hiver, au Soleil, d'un lustre oriental
Pare ses Cheveux blancs, que les Vents éparpillent:
5 Ce beau Coton du Ciel, de quoi les monts s'habillent
Ce pavé transparent, fait du second métal,
Et cet Air net, et sain, propre à l'esprit vital,
Sont si doux à mes yeux, que d'aise ils en pétillent.

Cette Saison me plait, j'en aime la froideur,
10 Sa Robe d'innocence, et de pure candeur,
Couvre en quelque façon les crimes de la Terre :

Aussi l'Olympien la voit d'un front humain;
Sa colère l'épargne, et jamais le tonnerre
Pour désoler ses jours ne partit de sa main.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp. 295-98

Jean Chapelain

(1595 - 1674)

ODE

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU

1 ...Ainsi tous nos Cygnes célèbres
S'efforcent par leurs ornements
D'affranchir ces événements
De la puissance des ténèbres ;
5 Mais en vain pour te contenter
Ils les font partout éclater ,
Leur plus simple récit blesse ta modestie ;
Il semble que tes yeux en soient même éblouis,
Tu n'en peux avouer une seule partie,
Et veux qu'ils soient tous dus à l'honneur de LOUIS.

Lorsque dessus notre hémisphère
Ton feu se montre sans pareil,
Tu crois l'emprunter du soleil
Qui seul nos provinces éclaire,
15 De même que sur l'horizon,
Durant la brûlante saison,
Un astre en plein midi quelquefois étincelle ;
Bien que semblable à ceux dont se pare la nuit,
Il emprunte son feu de la flamme éternelle
Qui seule dans les cieux d'elle-même reluit.

Ton esprit humble s'imagine
Qu'en ta haute félicité
Ton éclat n'est qu'obscurité
Si ton prince ne t'illumine ;
25 Tu considères ta splendeur
Comme un rayon de sa grandeur
De qui superbement ta pourpre est embellie ;
De sa seule clarté tu la penses tirer ,
Et lorsque sa lumière à la tienne s'allie,
C'est alors seulement que tu crois éclairer.

Toutefois en toi l'on remarque
Un feu qui luit séparément
De celui dont si vivement
Resplendit notre grand monarque,
35 Comme le pilote égaré
Voit en l'Ourse un feu séparé

Qui brille sur sa route et gouverne ses voiles,
Cependant que la lune accomplissant son tour
Dessus un char d'argent environné d'étoiles
Dans le sombre univers représente le jour .

Bien que ton zèle inestimable
Consacre au maître que tu sers
Ce que les terres et les mers
T'ont vu faire d'inimitable,
45 Il te reste encore des biens
Qui ne sauraient être que tiens,
Au partage desquels tu ne reçois personne ;
Ma Muse avec transport reconnaît ces trésors,
Et pour les publier me choisit et m'ordonne
Que j'élève ma voix et suive ses accords

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, pp. 235-36

Robert Arnauld D'Andilly (1589-1674)

DE LA CHARITÉ

- 1 Quand tu saurais parler le langage des anges,
Que ta voix prédirait tous les succès futurs,
Et que perçant du ciel les voiles plus obscurs,
Tu verrais du Seigneur les mystères étranges ;
5 Quand ta foi te rendrait le maître des démons,
Qu'elle aurait le pouvoir de transporter les monts,
Et que de tous les biens tu ferais des largesses ;
Quand aux tourments du feu tu livrerais ton corps :
Tu possèdes en vain tant de saintes richesses,
10 Si la charité manque à tes rares trésors.

Stances sur diverses vérités chrétiennes

IL NE FAUT PAS S'ENDORMIR DANS LE PÉCHÉ

- 1 Songe combien du temps les ailes sont légères ;
Tu t'endors dans le vice, et lui vole toujours ;
Vers la nuit du cercueil il entraîne tes jours,
Sans respecter l'éclat des grandeurs passagers
5 Veux-tu sans y penser entrer dans le tombeau,
Et perdre la clarté de l'Eternel Flambeau
Qui luit aux bienheureux au-delà des étoiles ?
Réveille ton esprit de ce profond sommeil,
Et de tes faux plaisirs perce les sombres voiles,
10 Pour revoir la splendeur de ton Divin Soleil.

Stances sur diverses vérités chrétiennes

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, pp. 173-74

Vincent Voiture (1597 - 1648)

SONNET XXII
A MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN,
sur la Comédie des Machines.

- 1 Quelle docte Circé, quelle nouvelle Armide,
Fait paraître à nos yeux ces miracles divers
Et depuis quand les corps par le vague des airs
Savent-ils s'élever d'un mouvement rapide?
- 5 Où l'on voyait l'azur de la campagne humide,
Naissent des fleurs sans nombre, et des ombrages verts,
Des globes étoilés les palais sont ouverts,
Et les gouffres profonds de l'empire liquide.
- 10 Dedans un même temps nous voyons mille lieux,
Des ports, des ponts, des tours, des jardins spacieux,
Et dans un même lieu, cent scènes différentes.
- Quels honneurs te sont dus, grand et divin Prélat,
Qui fais que désormais tant de faces changeantes
Sont dessus le théâtre, et non pas dans l'Etat?

RONDEAU XLIII

1 Ma foi c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau,
Cela me met dans une peine extrême:
Quoi, treize vers, huit en eau, cinq en ème!
5 Je lui ferais aussitôt un bateau.
En voilà cinq pourtant en un monceau,
Faisons-en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagème,
Ma foi c'est fait.
10 Si je pouvais encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau:
Mais cependant je suis dedans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième ,
En voilà treize ajustés au niveau,
15 Ma foi c'est fait.

RONDEAU LIV

Il envoie ce rondeau à sa dame
qui est à la campagne

1 A Rambouillet va vite et cours,
Petit Rondeau, mais sans trop de discours
Fais mon excuse et mon humble prière, ,
Tu n'as qu'à voir et suivre la lumière
5 Qui de bien loin paraît dessus ses tours.
Tous les attrait, les grâces, les amours,
Et les vertus, qui brillent en nos jours,
Depuis un mois tiennent leur cour plénière
A Rambouillet.
10 Paris languit attendant leur secours
On n'y voit plus ni la Cour, ni le cours,
Que si parfois je prends cette carrière,
Mon esprit fuit, et retourne en arrière,
Mon coeur s'absente, et mon âme est toujours
A Rambouillet.

RONDEAU XLVI

- 1 D'un buveur d'eau, comme avez débattu,
Le sang n'est point de glace revêtu
Mais si bouillant et si chaud, au contraire,
Que chaque veine est en eux une artère
5 Pleine de sang, de force et de vertu.
Le feu par l'eau faiblement combattu,
Croissant sa force au lieu d'être abattu,
Va redoublant la chaleur ordinaire
D'un buveur d'eau.
- 10 Toujours de preux le renom ils ont eu,
Ils ont l'estoc bien ferme et bien pointu,
Chauds en amour, et plus chauds en colère,
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'un de ces jours vous ne soyez battu
15 D'un buveur d'eau.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp. 304, 308-312

Tristan l'Hermite (1601-1655)

LA BELLE EN DEUIL Sonnet

Que vous avez d'appas, belle nuit animée,
Que vous nous apportez de merveille et d'amour!
Il faut bien confesser que vous êtes formée
Pour donner de l'envie et de la honte au jour .

5 La flamme éclate moins à travers la fumée
Que ne font vos beaux yeux sous ce funeste atour,
Et de tous les mortels, en ce sacré séjour,
Comme un céleste objet⁶ vous êtes réclamée .

Mais ce n'est point ainsi que ces divinités
10 Qui n'ont plus ni de voeux ni de solennités,
Et dont l'autel glacé ne reçoit point de presse:

Car, vous voyant si belle, on pense à votre abord
Que par quelque gageure où Vénus s'intéresse
L'amour s'est déguisé sous l'habit de la mort.

**LA PEINTURE DU TREPAS DE LA SERENISSIME PRINCESSE
ISABELLE-CLAIRE-EUGENIE, INFANTE D.ESPAGNE**

Stances

- I Par une loi fatale, autant comme elle est dure,
Et dont aucun mortel ne se peut affranchir,
Notre grande Isabelle est dans la sépulture,
Et les cieux entr'ouverts viennent de s'enrichir
5 Du plus rare trésor qui fût en la nature.
- II Le respect de son sang, fertile en grands monarques,
Et qui ne pût jamais être plus anobli,
Ni ses grandes vertus, de qui les belles marques
Ont préservé son nom du voile de l'oubli,
10 N'ont pu la garantir de la rigueur des Parques.
- III La Flandre la vint voir, portant cent belles villes
Peintes sur un manteau de fin pourpre de Tyr ,
Qui plaingnit plus son mal que ses guerres civiles,
Et fondant toute en pleurs en la voyant partir ,
15 Fit pour la retenir mille voeux inutiles.
- IV A côté de son lit, une reine affligée
Priaît pour son salut dans ce pieux devoir ;
Mais les cruels destins qui l'ont désobligée
Ne l'exaucèrent pas, pour faire toujours voir
20 La vertu la plus rare et la plus négligée.
- V Une jeune beauté que l'univers adore
Parut comme un miracle en ce triste accident ;
On la vit, dans le deuil qu'elle nourrit encore,
Assister ce soleil près de son occident;
25 Ayant, avec le teint, les larmes de l'aurore.
- VI Quand ce funeste coup, répondant à nos craintes,
Trahit notre espérance et tant de justes vœux,
L'air retentit partout de mille tristes plaintes,
Et la nuit dans le deuil éteignit tous ses feux,
30 Voyant en ce climat tant de clartés éteintes.
- VII O vif et prompt éclair de la splendeur mortelle
Qui nous viens éblouir, et ne fais que passer,
Il ne reste plus rien que mon nom d'Isabelle
De tant de qualités qui nous faisaient penser
35 Que le flambeau du jour finirait avec elle.
- VIII Sourde, aveugle et muette au tombeau qui l'enserme,
Elle n'oït plus nos bruits qui troublaient son sommeil,
Elle n'aperçoit plus tant d'appareils de guerre ;
Et montant dans le ciel clair comme un soleil,
40 Son âme n'a laissé qu'un tronc dessus la terre.
- IX Mais si son corps ressemble aux insensibles souches,
Au moins la Renommée en parle en mille lieux ;
Elle en fait soupirer les cœurs les plus farouches,
Lorsque, pleurant sa perte avecque ses cent yeux,
45 Elle conte sa gloire avec autant de bouches.

David Lee Rubin (ed), *La poésie française du premier 17^e siècle*,
Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986, pp.326, 329-30

Jean - François Sarasin (1614 - 1654)

DISCOURS I

Que la poésie lui sert de divertissement

- 1 Au bord de l'océan, où le flot qui se joue
Avec beaucoup de bruit produit un peu de boue,
Rêvant confusément sur des objets divers,
Je flatte ma tristesse à composer des vers,
5 Et laisse en liberté couler ma poésie
Selon les mouvements où va ma fantaisie.
Tantôt je suis moral, tantôt j'écris d'amour ;
Je peins une naïade, un jardin, un beau jour,
Un étang, des rochers, des forêts, une source,
10 Le lit où le soleil s'en va finir sa course,
Et tout ce que je vois qui s'offre à mon esprit
Avec facilité ma muse le décrit.
Autrement, si les vers me donnaient de la peine,
Je laisserais Phébus et les eaux d'Hippocrène.
15 Car le poète naît, la nature le fait ;
Le travail rend toujours un plaisir imparfait,
Et le métier des vers, plein de peine et d'étude,
Au lieu de contenter, a de l'inquiétude.
Pour moi, ceux que je fais sont avec liberté ;
20 S'ils sont bons, la nature en a fait la bonté.
Je ne veux pas pourtant me donner cette gloire,
Ni me dire de ceux qu'Apollon a fait boire ;
Je n'ai pour me régler ni mesures, ni lois,
25 Et jamais en rimant je ne mordis mes doigts.
Or, soit bons ou mauvais, Lucidor, avec joie
Prends pour échantillon ces vers que je t'envoie,
Et, les recevant bien, fais voir que tu m'as mis
Parmi ceux que le sort t'a donnés pour amis.

STANCES

1 Père des fleurs dont la terre se pare
 Quand l'amoureux zéphyr a fondu les glaçons,
 Le teint de ma Phyllis a l'éclat bien plus rare ,
 Que tes odorantes moissons,
5 Quelque fleur que l'on lui compare.
 Printemps, pour embellir tes roses et tes lis,
 Imite le teint de Phyllis.

 Du Lion enflammé l'étoile étincelante
 S'en va bientôt flétrir tes fleurs,
10 Et sur leur tige languissante
 Ternir les plus vives couleurs;
 Mais, ni de l'horrible froidure
 Les brûlantes fureurs,
 Ni de l'ardent été l'insupportable injure
15 N'oseraient violer sur le teint de Phyllis
 L'éternelle fraîcheur des roses et des lis.

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, pp. 343-44

Paul Scarron

(1610-1660)

CHANSON A BOIRE

- 1 Que de biens sur la table
Qù nous allons manger !
O le vin délectable
Dont on nous va gorger !
- 5 Sobres, loin d'ici! loin d'ici, buveurs d'eau bouillie!
Si vous y venez, vous nous ferez faire folie.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue-cornu,
Que je sois perclus, alors que je ne boirai plus.
- Montrons notre courage :
- 10 Buvons jusques au cou.
Que de nous Je plus sage
Se montre le plus fou.
Vous, qui les oisons imitez en votre breuvage,
Puissez-vous aussi leur ressembler par le visage.
- 15 Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue-cornu,
Que je sois perclus, alors que je ne boirai plus.
- Et d'estoc et de taille
Parlons comme des fous ;
Qu'un chacun crie et braille :
- 20 Hurlons comme des loups.
Jetons nos chapeaux, et nous coiffons de nos serviettes,
Et tambourinons de nos couteaux sur nos assiettes.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue-cornu,
Que je sois perclus, alors que je ne boirai plus.
- 25 Que le vin nous envoie
D'agréables fureurs!
C'est dans lui que l'on noie
Les plus grandes douleurs.
O Dieu! qu'il est bon! prenons-en par-dessus la tête;
- 30 Aussi bien, chez nous, vomir est chose fort honnête.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue-cornu,
Que je sois perclus, alors que je ne boirai plus.
- Hâtons-nous de bien boire
Devant qu'il soit trop tard,
- 35 Et chantons à la gloire
Du Seigneur de Cinq-Mars:
Il est beau, vaillant, courtois, prend plaisir à dépendre;
Tel fut autrefois défunt Monseigneur Alexandre.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue-cornu,
- 40 Que je sois perclus, alors que je ne boirai plus.

Suite des Oeuvres burlesques

**LE CHEMIN DU MARAIS
AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN**

Parbleu bon! je vais par les rues.
Mais je n'y vais pas de mon chef,
Ni de mes pieds, qui par méchef
Sont parties très malotrues :
5 Je marche sur pieds empruntés.
Ceux dont mes membres sont portés
Sont à deux puissants porte-chaises
Que je loue presque un écu.
Ah! que les marouffles sont aises,
Au prix de moi qui suis toujours dessus le cul !

10 Non que s'asseoir sur le derrière
Soit laide situation ;
Car parmi toute nation
On s'assied en cette manière ;
Aussi ne dis-je que s'asseoir
15 Soit une chose laide à voir ;
Mais de dire qu'elle soit bonne,
C'est ce que je ne dirai point,
Avec la douleur que me donne
Mon derrière pointu qui n'a plus d'embonpoint.

20 Revenez, mes fesses perdues,
Revenez me donner un cul.
En vous perdant, j'ai tout perdu.
Hélas, qu'êtes-vous devenues ?
25 Appui de mes membres perclus,
Cul que j'eus et que je n'ai plus,
Etant une pièce si rare,
Que l'on devrait vous tenir cher !
Eh! que la coutume est barbare
30 De porter vêtements afin de vous cacher!

Que de la chaise qui me porte
J'aperçois de gens cheminer !
Hélas! que me faut-il donner
Pour pouvoir marcher de la sorte !
35 Quiconque me fera marcher
Sache que je n'ai rien de cher,
Comme mes bourrelets de laine :
Je les lui donne de bon coeur ,
De carmes main de papier pleine,
40 Et serai dessus tout son humble serviteur .

Mais je sens ma chaise arrêtée :
Je pourrais bien être arrivé,
Et je n'aurai pas achevé
Cette pièce un peu trop hâtée.
45 Achevons au moins ce dizain,
Nous ferons le reste demain.
Porteurs on vous va satisfaire ;

Taisez-vous donc: vous m'empêchez,
Vous troublez toute mon affaire.
50 Mais ne vous taisez plus: mes vers sont dépêchés.
Recueil de quelques vers burlesques

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, pp. 331-34

Cyprien de la Nativité de la Vierge (1605 - 1680)

CANTIQUES ENTRE L'ÂME ET JÉSUS-CHRIST SON ÉPOUX

- 1 ...J'ai en mon bien-aimé les monts
Et les vallées solitaires,
Les fleuves bruyants et profonds,
Avec les Îles étrangères,
5 Le souffle des plus doux zéphyrs
Qui rafraîchissent mes désirs...
- ...Notre lit est semé de fleurs,
Les lions y ont leur retraite,
Le pourpre fournit ses couleurs,
10 Et bâti d'une paix parfaite,
De boucliers d'or environné,
Et de gloire aussi couronné.
- Sur les traces de ton marcher
Vont courant les filles pudiques ;
15 De l'étincelle un seul toucher,
Un goût de vins aromatiques,
Écoulement délicieux
D'un baume dérivé des Cieux.
- Dans le cellier plus retiré
20 De mon ami j'ai bu sans peine,
Et par ce nectar désiré
Surprise sortant en la plaine,
J'oubliai ce que je savais,
Jusqu'au troupeau que je suivais.
- 25 Là donc il me donna son sein,

Là il m'apprit une science
Savoureuse ; et sur mon dessein
Me livrant toute en confiance,
Promis le servir désormais,
30 Comme l'épousant pour jamais...

... Hôtes de l'air, légers oiseaux,
Lions, cerfs et chèvres sauvages,
Monts, vallées, airs, claires eaux,
Et vous délicieux rivages,
35 Ardeurs qui causez tant d'ennuis,
Vous, craintes des veillantes nuits,

Je vous conjure par les luths,
Et par le doux chant des sirènes,
D'arrêter votre ire, et que plus
40 Touchant le mur, les frayeurs vaines
Ne puissent causer le réveil
De celle qui prend son sommeil...

... Sus, allons, ami, pour nous voir,
Et pour considérer nos faces
45 En vos beautés, ce clair miroir,
Où l'on découvre toutes grâces,
Au mont d'où l'eau plus pure sourd,
Au bois plus épais et plus sourd.

Aussitôt nous nous en irons
50 Gagner les grottes de pierre,
Les plus hautes des environs,
Et plus secrètes de la terre.
Nous entrerons dans ces celliers
Buvant le moût des grenadiers.

55 En ce lieu vous me montrerez
Tout ce que prétendait mon âme.
Ô vie ! vous me donnerez
Ce pourquoi mon cœur vous réclame ;
Et que déjà d'un pur amour
60 Vous me donnâtes l'autre jour :

Les zéphyr et la douce voix
De l'agréable Philomèle,
L'honneur et la beauté des bois,
En la nuit plus calme et plus belle,
65 La flamme qui va consommant,
Et ne donne point de tourment...

Les œuvres spirituelles du bien heureux Père Jean de la Croix

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,

Paris, Gallimard, 1999, pp. 313-15

Jean Racine

(1639 - 1699)

De l'étang. Ode IV

1 Que c'est une chose charmante
De voir cet étang gracieux,
Où, comme en un lit précieux,
L'onde est toujours calme et dormante!
5 Mes yeux, contempons de plus près
Les inimitables portraits
De ce miroir humide;
Voyons bien les charmes puissants
Dont sa glace liquide
10 Enchanter et trompe tous les sens.

Déjà je vois sous ce rivage
La terre jointe avec les cieux,
Faire un chaos délicieux
Et de l'onde et de leur image.
15 Je vois le grand astre du jour
Rouler dans ce flottant séjour
Le char de la lumière;
Et, sans offenser de ses feux
La fraîcheur coutumière,
20 Dorer son cristal lumineux.

Je vois les tilleuls et les chênes,
Ces géants de cent bras armés,
Ainsi que d'eux-mêmes charmés,
Y mirer leurs têtes hautaines.
25 Je vois aussi leurs grands rameaux
Si bien tracer dedans les eaux
Leur mobile peinture,
Qu'on ne sait si l'onde en tremblant
Fait trembler leur verdure,
30 Ou plutôt l'air même et le vent.

Là l'hirondelle voltigeante
Rasant les flots clairs et polis,

Y vient avec cent petits cris
Baiser son image naissante.
35 Là mille autres petits oiseaux
Peignent encore dans les eaux
Leur éclatant plumage.
L'oeil ne peut juger au dehors,
Qui vole ou bien qui nage,
40 De leurs ombres et de leur corps.

Quelles richesses admirables
N'ont point ces nageurs marquetés,
Les poissons au dos argentés,
Sur leur écailles agréables!
45 Ici je les vois s'assembler,
Se mêler et se démêler
Dans leur couche profonde;
Là je les vois (dieux, quels attraits!)
Se promenant dans l'onde,
50 Se promener dans les forêts.

Je les vois en troupes légères
S'élançant de leur lit natal;
Puis tombant, peindre en ce cristal
Mille couronnes passagères.
55 L'on dirait que comme envieux
De voir nager dedans ces lieux
Tant de bandes volantes;
Perçant les remparts entrouverts
De leur prisons brillantes,
60 Ils veulent s'enfuir dans les airs.

Enfin, ce beau tapis liquide
Semble enfermer entre ses bords
Tout ce qui vomit de trésors
L'Océan sur un sable aride:
65 Ici l'or et l'azur des cieux
Font de leur éclat précieux
Comme un riche mélange;
Là, l'émeraude des rameaux
D'une agréable frange,
70 Entoure le cristal des eaux.

Mais quelle soudaine tourmente,
Comme de beaux songes trompeurs,
Dissipant toutes les couleurs,
Vient réveiller l'onde dormante?
75 Déjà ses flots entre-poussés
Roulent cent monceaux empressés
De perles ondoyantes,
Et n'étaient pas moins d'attraits

80 Sur leur vagues bruyantes,
Que dans leurs tranquilles portraits.

Jean Racine,
Œuvres complètes. I. Théâtre. Poésie, Paris, Gallimard, 1999,
(éd. de Georges Forestier) pp.9-11

Mme Guyon

(1648 - 1717)

ET L'ONDE POUSSE L'ONDE

- 1 L'enfance n'est sinon qu'une sterile fleur,
La jeunesse, qu'ardeur d'une furniere vaine,
Virilité qu'ennuy, que labeur, et que peine,
Viellèse que chagrin, repentance, et douleur,
- 5 Nos jeux que desplaisirs, nos bon-heurs que mal-heur,
Nos thresors et nos biens, que tourment, et que geine,
Nos libertez que laqs, que prisons, et que chaine,
Nostre aise, que mal-aise et nostre ris que pleur;
- 10 Passer d'un âge à l'autre, est s'en aller au change
D'un bien plus petit mal, en un mal plus estrange
Qui nous pousse en un lieu d'où personne ne sort.

Nostre vie est semblable à la mer vagabonde,
Où le flot suit le flot, et l'onde pousse l'onde,
Surgissant à la fin au havre de la mort.

ABIME DE L'AMOUR

Air: *La jeune Iris; ou, Les Folies d' Espagne .*

- 1 Depuis longtems j'ai perdu connoissance ;
Dans un gouffre je me vis abîmer ;
Je ne puis plus supporter la science;
Heureux mon coeur, si tu sais bien :limer .
- 5 Perdu, plongé dans des eaux ténébreuses,
Je ne vois rien, et je ne veux rien voir ;
Mes ténèbres sont des nuits amoureuses ;
Je ne connois mon bien ni mon espoir.
Dans ce profond d'amour inexplicable,
- 10 On m'élève bien au-dessus de moi;
C'est un nuage obscur, invariable,
Où l'âme ne voit qu'une sombre fui.
C'est un brouillard plus clair que la lumiere ;
Je ne puis exprimer sa sombre nuit :
- 15 On ne dessille jamais la paupiere;
Dedans ce lieu l'on n'entend aucun bruit.
Ces ténèbres où règne le silence,
Font le bonheur de ce coeur amoureux ;
Tout consiste dedans la patience,
- 20 Qu'exerce ici cet amant généreux.

CONDUITE D'ABANDON A DIEU

Air: Taisez-vous ma musette.

1 O paisible silence,
Tu fais tout mon plaisir!
Une simple condescendance
Me fait au silence mourir .
5 Je me tais, et je parle,
Comme par un ressort ;
Je suis tout ainsi qu'une bale,
Qu'un homme pousse avec effort.
Quelquefois on m'élève
10 Avec un bras puissant;
Puis on me donne quelque trêve ;
Alors mon pas est languissant.
Je vais, je viens, je roule
Pour atteindre à mon but ;
15 Mais il survient une autre boule
Qui me donne d'un prompt début.
Je cours avec vitesse,
Et je n'attrape rien;
Et si personne ne me presse,
20 Ma Course se termine bien.
Si je ne suis poussée,
Je demeure en repos;
Mais sitôt que je suis pressée,
25 Je vais ou trop bas ou trop haut.
Pour ce qui me concerne,
Je n'ai point de penchant;
Allant tout ainsi qu'on me mène,
Tous lieux me sont indifférents.
30 Quelquefois je recule,
Et j'en avance mieux;
Mon chemin paroît ridicule ;
Et par lui j'arrive où je veux.
Je demeure inutile,
35 Quelquefois bien longtems ;
Ensuite une main très-habile
Me pousse, et c'est son passetems.
Enfin je laisse faire
Tout ce qu'on veut de moi,
40 Soit pour agir, soit pour me taire;
Je sers aux plaisirs de mon Roi.
Quelquefois je me crotte
Poursuivant mon chemin ;
Et d'autrefois on me rabotte,
45 Afin que je n'arrête à rien.
Celui qui me gouverne,
Sait mon foible et mon fort ;
C'est lui qui me mène et ramène;
Pour moi, je ne fais nul effort.

50 Je suis dans l'équilibre ;
Le moindre mouvement,
Sans que j'aie de penchant libre,
Me fait courir rapidement.

On me croiroit vivante,
55 En me voyant courir ;
Je n'ai pourtant ni choix ni pente,
Pour me faire aller et venir.

Je vais comme on me mène,
Ou fort ou lentement ;
60 Et qui le veut me meut sans peine ;
Je ne suis qu'un vil instrument.

Jean Rousset (ed), *Anthologie de la poésie baroque*,
Paris, Armand Colin, 1968, T. I, p. 200, T. II, p. 229, T.I, pp. 137-39

Georges de Brébeuf (1617? - 1661)

DE L'INCONSTANCE HUMAINE

- 1 A de vagues desseins l'Homme est tousjours en proye,
Son instabilité ne meurt qu'avecque luy,
Et nous voyons, Seigneur, que sa plus douce joye
Dégenere souvent en son plus grand ennuy.
- 5 Bien que vers son bonheur constamment il s'empresse,
Bien qu'en ce seul objet il mette ses plaisirs,
Comme c'est hors de vous qu'i lle cherche sans cesse,
Il n'est rien icy-bas qui fixe ses désirs.
- 10 A cent objets divers tour à tour il s'engage,
Et de cent tour à tour dégage ses souhaits,
Ce qui fait son bonheur se change en son dommage,
Ce qui luy plaist de loin le rebute de près.
- 15 Son ame en jouissant regrete sa poursuite,
Se reproche ses soins et son empressement;
Mais hélas ! nous voyons qu'en changeant de conduite
Il change de foiblesse et d'erreur seulement.
- 20 Loin de se prévaloir de cette experience,
D'un abus dans un autre il passe de son choix,
Son coeur préoccupé trahit sa conscience,
Et mille fois dépris se reprend mille fois.
- Ses déplaisirs sont vains, ses dégousts sont steriles,
Le charme des faux biens ne l'enchanté pas moins,
Et tant de soins perdus, tant de voeux inutiles
Ne vous redonnent point ny ses voeux ny ses soins.
- 25 A son propre repos ses desirs le refusent,

Il gémit dans sa chaisne, et n'ose la briser ,
 Il conçoit le neant des objets qui l'abusent,
 Et ne peut se resoudre à se desabuser .
 Ainsi tousjours flotante et tousjours incertaine,
 30 Son ame se dissipe en cent vreaux differens,
 Court après ses malheurs, soupire après sa peine,
 Et renonce au vray bien pour des biens apparens.

De là naist dans nos coeurs cette humeur inégale
 Qui tourne au premier souffle et change au gré du sort,
 35 A qui vit loin de vous l'inconstance est fatale,
 Et trouve un homme foible en l'homme le plus fort.

Il semble autant de fois que la fortune change,
 Que l'homme tout entier se change en mesme temps,
 Et des succez divers cette enchainure estrange
 40 Montre en un homme seul cent hommes differens.

Foible dans le bonheur, foible dans la disgrace,
 Tantost il est superbe et tantost abbatu,
 Dans le calme flateur on le voit plein d'audace,
 Et dans le moindre orage on le voit sans vertu.

45 On voit son seul orgueil croistre par vos largesses,
 Son coeur fait ses pechez de toutes vos faveurs,
 Et s'il faut qu'il vous force à punir ses bassesses,
 Son coeur fait ses pechez de toutes vos rigueurs.

50 Tout met dans son esprit des revoltes secret tes,
 Tout luy sert de matiere à ses iniquitez,
 Tantost il perd le fruit des biens que vous luy faites,
 Tantost il perd le fruit de vos severitez.

Mais la source après tout de sa folle inconstance,
 N'est pas toute au dehors dans les divers sujets,
 55 Il en porte en son creur la funeste semence,
 Et sans changer de sort il change de projets.

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse,
 Il écoute la haine, il consulte l'amour ;
 Il assure, il retracte, il condamne, il excuse,
 60 Et le mesme objet plaist, et déplaist tour à tour .

Sur tout, si quelquesfois se montrant à soy-même,
 Des crimes de sa vie il se trouve estonné,
 L 'horreur d'avoir aigry vostre pouvoir suprême
 Est un ennuy qui meurt aussi-tost qu'il est né.

65 Cet enfant malheureux d'un trouble peu sincere,
 N'est pas si-tost conçu qu'il se voit rebuté,
 Il prend droit rarement de survivre à son père,
 Ou s'il peut luy survivre il est mal écouté.

70 Non qu'à parler encor sans cesse il ne s'efforce,
 Mais d'autres entretiens en étouffent la voix,

- Et de ses passions l'imperieuse amorce
Le rengage bien-tost sous leurs injustes loix.
- Ainsi l'homme insensé sans trêve et sans relâche
Va du remords au crime et du crime au remords,
75 Il peche, il s'en repent, il s'emporte, il s'en fâche;
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.
- Quel moyen, Dieu puissant, d'engager ce volage
A poursuivre un bonheur digne de l'enflâmer ?
Sans doute il doit en vous chercher cet avantage,
80 Et pour estre constant il n'a qu'à vous aymer.
- Si-tost qu'à ce beau feu son ame se dévoue,
Il fait un bon usage et des biens et des maux;
Heureux dedans la pourpre, heureux parmy la boue,
Il trouve son repos jusques dans ses travaux.
- 85 Loin de se pardonner l'abus de vos largesses,
Son coeur fait sa vertu de toutes vos faveurs ;
Et lorsqu'en chastimens vous changez vos caresses,
Son coeur fait sa vertu de toutes vos rigueurs.
- Il n'est rien qui l'ébranle, et rien qui le maistrise,
90 Il voit d'un oeil égal le calme et les dangers,
Il ne peut pas s'enfler pour des biens qu'il méprise,
Ny se voir abbatu pour des maux passagers.
- Tout ce qui vient de vous, soit menace ou carresse,
N'excite que son zèle et ses ressentimens,
95 Il veut ce qui le flate, il veut ce qui le blesse,
Et croit bien vous devoir jusqu'à vos châtimens.
- Il ne balance plus entre vous et la terre,
Son ame est dans son centre et son coeur dans la paix,
Il n'a plus rien en luy qui vous face la guerre,
100 Ny rien qui hors de vous luy montre des attraits.
- Constant malgré son estre, et fresle et variable,
Heureusement changé pour ne plus se changer,
Il partage avec vous le tiltre d'immuable,
Autant qu'en cette vie on peut le partager.
- 105 Heureux donc mille fois celuy que vostre grace
Arrache pour jamais à tant de changemens,
Qui vous cherit si fort, qui si fort vous embrasse,
Qu'il vit et qu'il expire en ces embrassemens.
- Il éprouve déjà cette paix bien-heureuse
110 Qui doit après la mort couronner nos souhaits,
Et consumé pour vous d'une ardeur genereuse,
Commence à vous aymer pour ne finir jamais.

Paris, Armand Colin, 1968, T.I, pp. 49-53

Laurent Drelincourt (1626-1680)

SUR L'HOMME PETIT MONDE

- 1 Portrait de la divine Essence,
Incomparable bâtiment,
Où l'Éternel en le formant,
Déploya sa toute-puissance ;
- 5 Simple être par ton existence,
Plante par ton accroissement,
Animal par ton sentiment,
Ange par ton intelligence ;
- 10 Temple vivant, monde abrégé.
Où le Créateur a logé
Tant de différentes images ;
- Chef-d'œuvre, admirable et divers.
Homme, rends à Dieu les hommages
Des êtres de tout l'Univers.

Sonnets chrétiens. I

SUR LES VENTS

- 1 Voix sans poumons. corps invisibles,
Lutins volant, char des oiseaux.
Vieux courriers, postillons nouveaux.
Sur terre, et sur mer, si sensibles ;
- 5 Doux médecins, bourreaux terribles.
Maîtres de l'air. tyrans des eaux.
Qui rendez aux craintifs vaisseaux
Les ondes fières ou paisibles ;
- 10 Vents. qui. dans un cours inconstant,
Naissez et mourez, chaque instant,
Mes jours ne sont qu'un vent qui passe ;

Mon coeur fait naufrage en la mort :
Mais Dieu, du souffle de sa Grâce.
Pousse mon âme dans le port.

Sonnets chrétiens I

SUR JONAS

- 1 Trop timide Jonas, que ton naufrage est beau!
La main de l'Éternel, en miracles féconde,
Te répare un asile au sein même de l'onde,
Et fait pour toi d'un monstre un pilote, un vaisseau,
- 5 Soudain passé d'un gouffre en un gouffre nouveau,
Deux fois mort, sans mourir, tu te fais voir au monde,
Et dans cet accident. ô merveille profonde,
La mort t'ôte à la mort et la tombe au tombeau.

- 10 Du Sauveur des humains excellente figure,
Tu quittes, dans trois jours, ta noire sépulture,
Ton sort d'avec le sien diffère toutefois:

Sur ton corps, aujourd'hui, la sort a la victoire,
Mais le Jonas céleste, affranchi de ses lois:
Est monté du sépulcre au séjour de la gloire .

Sonnets chrétiens II

SUR LA CROIX DE NOTRE SEIGNEUR LA CAUSE

- 1 Prodige incomparable, étrange conjoncture !
Quoi! le juste, le saint, le puissant Roi des rois,
Est comme un criminel, attaché sur le bois !
Et l'on verra mourir le Dieu de la nature !
- 5 Hélas! je suis l'auteur des tourments qu'il endure.
Pleurez, mes yeux, pleurez, à l'aspect de sa croix.
C'est par moi, grand Jésus! que réduit aux abois,
Tu souffres cette mort si honteuse et si dure.
- 10 Oui, pourquoi détester les Juifs et les Romains?
Je dois chercher en moi tes bourreaux inhumains,
Pour mieux juger du prix de tes bontés divines.

Mes péchés, vrais bourreaux, ont versé tout ton sang.
T'ont fait boire le fiel. t'ont couronné d'épines.
T'ont cloué. pieds et mains. et t'ont percé le flanc.

Sonnets chrétiens III

Jean-Pierre Chauveau (ed),
Anthologie de la poésie française du XVIIe siècle,
Paris, Gallimard, 1999, pp.368-71

**SUR LA MORT
ASSURANCE**

- 1 Quel est ce Monstre horrible, et sans Chair, et sans Yeux,
 Qui d'une Faus armé, grans et petits menace;
 Et qui, d'un pié superbe, également terrasse,
 Et le riche, et le pauvre, et le jeune, et le vieus?
- 5 Chrétien, voy sans horreur cet objet odieus :
 Voy, sous son Masque affreus, de ton Sauveur la Face,
 Voy , dans sa dure Main des nouvelles de Grace,
 Et, sous son Manteau noir, la Lumière des Cieus.
- 10 L'inevitable coup de sa Faus meurtriere
 Termine, avec tes jours, ta penible Carrière;
 Et fait voler ton Ame au Séjour de la Paix.
- Ainsi, le Châtiment, dont l'Ofense est suivie,
 Porte un vieus nom, contraire à ses nouveaux efets ;
 La Mort n'est, maintenant, qu'un Passage à la Vie.

**SUR LA MORT
REMÈDE**

- 1 En tout tens, en tout lieu, sur la Terre et sur l'Eau,
 Ressouvien toy, Mortel, que tu dois te résoudre
 A voir, au premier Vent, éteindre ton Flambeau,
 Et que ton Vase d'or, doit enfin, se dissoudre.
- 5 Jeune et vieus, riche et pauvre, est soumis au Tombeau .
 Les Lauriers les plus vers sont sujets à la Foudre;
 Ton corps, ce riche Habit, ce Chef-d'oeuvre si beau,
 Doit tomber dans la Fosse, et retourner en Poudre.
- 10 Chrétien, si ce Tableau t'imprime de l'Horreur,
 C'est icy le moyen d'en bannir la Terreur,
 Et de braver la Mort, et toute sa Puissance.
- Embrasse, par la Foy, l'heureuse Eternité,
 Et mets en ton Sauveur ton unique Espérance ;
 Mourant, tu revivras dans l'Immortalité.

Jean Rousset (ed), *Anthologie de la poésie baroque*,
Paris, Armand Colin, 1968, T.II, pp. 164-65

Madame de La Suze

Elégies

1 Une douce surprise, un désordre agréable,
Par une émotion qui n'est point exprimable,
Alume un feu secret dans le fond de mon cœur,
Qui le touche & l'agite, & s'en rend le vainqueur.
5 C'est là, que triomphant de mon âme asservie,
Il unit sa chaleur à celle de ma vie;
Et que par un excès qui m'est délicieux,
Il produit la langueur qui paroît dans mes yeux:
Mais parmi ce torrent de tourment & de flâme,
10 Je ne sçais quoi de doux se coule dans mon âme:
Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur,
Que je ne puis juger si c'est joie ou douleur.
Hélas! Je n'en sçais rien; toutefois il me semble,
Que ce pourroit bien être & l'un & l'autre ensemble:
15 Et tout ce que j'en sçais, c'est que j'ai vû Thirsis:
Qu'avant que de le voir, j'avois moins de soucis;
Et que depuis ce jour, j'ai toujours eu dans l'âme,
La peine, la douleur, la tristesse & la flâme.
Rien ne me divertit; je ne dors point la nuit;
20 J'aime la solitude; & le monde me nuit;
Je ne sçaurois penser qu'aux peines que j'endure:
Je prends même plaisir d'irriter ma blessure;
J'entretiens des pensers que je devrois bannir;
Je pousse des sanglots que je veux retenir:
25 Lorsque l'on parle à moi, je ne sçaurois rien dire;
Je rêve, je languis, je pleure, je soupire;
Au seul nom de Thirsis, je change de couleur;
Quand il est près de moi, j'ai bien moins de douleur:
Sitôt qu'il est parti, je ne suis plus la même;
30 D'où vient ce changement? N'est-ce point que je l'aime
Ce Dieu que je fuyois, a-t-il surpris mes sens?
Et si ce n'est amour, qu'est-ce donc que je sens?

Sonnet

Sur une montre donnée à une Maistresse

- 1 Ressort ingenieux, & subtil mouvement,
 Qui cheminant toûjours d'un pas imperceptible,
 Imitez le dessein d'un mal heureux Amant,
 Qui souffre sans relâche une peine invisible:
- 5 Puisque de voir ma belle, il ne m'est plus lisible,
 A chaque heure du jour contes luy mon tourment,
 Et luy faisant pour moy l'amour secretement,
 Arreste sur le point qu'elle sera sensible,
- Si ton sort & le mien sont en sa belle main,
10 Ne crains rien contre toy de coeur inhumain,
 Ton bonheur est si grans que je luy porte envie,
- Car sa main tous les jours prompte à te secourir,
 En voyant ta langueur, te redonne la vie,
 Et mille fois le jour elle me fait mourir.

Sonnet

Sur les Antiquitez de Rome

- 1 Vous que l'on vit jadis de splendeur éclatans,
 Termes, Cirques, Palais, que par tout on renomme,
 Si vous monstrez encore la puissance de Rome,
 Vous monstrez bien aussi la puissance du temps.
- 5 Autrefois l'on a veu loger des Empereurs,
 Où logent maintenant tous les oyseaux funestes,
 De ce que vous estiez, vous n'estes que le reste,
 Et la guerre a sur vous déployé ses fuereurs.
- Rome qui sous ses lois rangea toute la terre,
10 Ayant regné long-temps, reperdit par la guerre
 Tout ce que sa puissance avoit pû conquérir.
- Sa rüine a du fort témoigné l'inconstance,
 L'auteur de son trepas, le fut de sa naissance,
 Mars luy dona la vie, & Mars la fit perir.

Maximes d'amour ou questions en prose décidées en vers

1 Sçavoir ce que c'est que l'Amour
Vous qui les historiettes
Lisez la nuit & le jour,
Sans sçavoir ce que vous faites,
5 Lors que vous faites l'amour,
Votre ignorance est extrême,
Mais sçachez pour en sortir,
Que l'amour est un desir
S'estre aimé de ce qu'on aime.

10 De quelle maniere il faut que les femmes se conduisent pour ne pas ruiner de reputation en aimant.

Beau sexe où tant de graces abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aymez mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystere,
15 Ce n'est pas l'amour qui vous pert,
C'est la maniere de le faire.

Sçavoir s'il y a des secrets pour estre aimé.

Si vous voulez rendre sensible
L'objet dont vous estes chermé,
20 Pourveu que dans le coeur il n'ait rien d'imprimé,
Le precepte en est infaillible:
Aimez & vous serez aimé.

Sçavoir si l'on peut aimer une femme sans recevoir les dernieres faveurs

Quand les feux sont passés d'une grande jeunesse,
25 Je comprens fort bien qu'un Amant
Peut toujours aimer sa maistresse,
Sans en avoir contentement.
Pourveu qu'elle ait pour luy quelque honneste tendresse,
Et ne luy donne pas l'ennuy,
30 D'en aimer d'autre que luy.

Sçavoir si l'on doit s'opiniastres auprès d'une coquette

Si vous aimez une coquette,
Qui soit insensible à vos maux,
Qui vous flatte puis vous mal-traite
35 Et vous accable de Rivaux:
Ne vous depitez point quelque sot s'iroit pendre,
Ne vous rebutez point vous la verrez changer,
Attendez l'heure du Berger,
Tout vient à point qui peut attendre.

40 Sçavoir si les grands plaisirs de l'amour sont dans la teste ou dans les sens.

Je ne borne pas aux desirs
La passion la plus honneste:
Mais de l'amour les grands plaisirs
Sont dans la teste.

45 Sçavoir quelles sont les veritables marques d'une grande passion
Vous demandez chaque jour
Quelles sont d'un grand amour,
Les preuves indubitables,
Les soins, les empressemens,
50 Sont les marques veritables
Des veritables Amans.

Mme de La Suze, *Recueil de pièces galantes en prose et en vers*,
Paris, Gabriel Quinet, 1680 (vol IV)

Nicolas Boileau- Despréaux (1636 - 1711)

Epître VI

1 Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
5 D'où l'œil s'égaré ai loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manières,
10 D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village, au dessus, forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le platre,
15 Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée ;
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
20 Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file :
Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
25 Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construis,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
30 J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou, d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,

35 Nous présente un repas agréable et rustique ;
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermière l'ordonne ;
Et, mieux que Bergeret l'appétit assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
40 Que pour jamais, foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !
Mais à peine du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
45 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aie solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables.
50 L'un demeure au Marais, et l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
« Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
- Et le roi, que dit-il ?- Le roi se prit à rire. »

Jean de La Fontaine (1621-1695)

LA CIGALE ET LA FOURMI

- La cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue ,
Quand la bise fut venue.
5 Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
 La priant de lui prêter
10 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
15 La fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant
20 Je chantais, ne vous déplaise.
Vous chantiez? j'en suis fort aise .
Eh bien, dansez maintenant.

Fables, 1,1.

LE CORBEAU ET LE RENARD

- 1 Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
5 Et Bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
10 A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie,
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur ,
Apprenez que tout flatteur
15 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Fables 1.2

**LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE
AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF**

1 Une Grenouille vit un boeuf
 Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
5 Pour égaler l'animal en grosseur ,
 Disant: Regardez bien, ma soeur ;
Est-ce assez ? dites-moi, n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
10 S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme des grands seigneurs ;
 Tout petit prince a des ambassadeurs ;
 Tout marquis veut avoir des pages.

Fables I, III

**LE RAT DE VILLE
ET LE RAT DES CHAMPS**

1 Autrefois le Rat de ville
 Invita le Rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'ortolans.
5 Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis :
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.
 Le régal fut fort honnête :
10 Rien ne manquait au festin ;
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étaient en train.
 A la porte de la salle
 Ils entendirent du bruit.
15 Le Rat de ville détale ;
 Son camarade le suit.
 Le bruit cesse, on se retire :
 Rats en campagne aussitôt;
 Et le citadin de dire :
20 Achevons tout notre rô.
 C'est assez, dit le rustique;
 Demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de roi ;
25 Mais rien ne vient m'interrompre :

Je mange tout à loisir .
Adieu donc ; fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

Fables I, IX

Jean La Fontaine, *Œuvres complètes I. Fables, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, 1991
(éd. de Jean-Pierre Collinet) (Bibl. de La Pléiade)

Chanson populaire

1

Au jardin de mon père,
les lilas sont fleuris,

2

Tous les oiseaux du monde
y viennent faire leur nid :

3

La caille, la tourterelle,
et la jolie perdrix,

4

Et ma jolie colombe
qui chante jour et nuit,

5

Qui chante pour les filles
qui n'ont pas de mari ;

6

Pour moi ne chante guère,
car j'en ai un joli.

7

- Dites-nous donc, la Belle,
où est votre mari ?

8

- Il est dans la Hollande,
les Hollandais l'ont pris.

9

- Que donneriez-vous, Belle,
pour ravoir votre mari ?

10

-Je donnerai Versailles,
Paris et Saint-Denis,

11

Les tours de Notre-Dame,
et le clocher de mon pays,

12

Et ma jolie colombe
Qui chante jour et nuit.

Madame Deshoulières (1638 - 1694)

Idylles

Les Oiseaux

- 1 L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives;
Et dans leurs humides Palais
L'hyver ne retient plus les Nayades Captives.
- 5 Les Bergers accordant leur muserre à leur voix,
D'un pied léger, foulent l'herbe naissante;
Les troupeaux ne font plus sous leurs rustiques toits:
Mille & mille oiseaux à la fois,
Raniment leur voix languissante,
- 10 Réveillent les échos endormis dans ces bois;
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.
Quel Dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux!
Quel Dieu les embellit! Le plus petit des Dieux
Fait seul tant de métamorphoses!
- 15 Il fournit au Printems tout ce qu'il a d'appas:
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses:
Il est l'ame de l'Univers;
Comme il triomphe des hyvers;
- 20 Qui désolent nos champs, par une rude guerre,
D'un coeur indifférent, il bannit les froideurs:
L'indifférence est pour les coeurs,
Ce que l'hyver est pour la terre.
Que nous servent, hélas! De si douces leçons?
- 25 Tous les ans la nature en vain les renouvelle.
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contr'elle.
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
- 30 Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières Loix.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux qui me chamez!
Voulez-vous aimer? vous aimez.

35 Un lieu vous déplaît-il? vous passez dans un autre.
 On ne connoît chez vous, ni vertus ni défauts:
 Vous paraissez toujours sous le même plumage;
 Et jamais dans les bois on n'a vû les Corbeaux
 Des Rossignols emprunter le ramage.
 40 Il n'est de sincere langage,
 Il n'est de liberté, que chez les animaux.
 L'usage, le devoir, l'austere bienséance,
 Tout exige de nous des droits dont le je plains;
 Et tout enfin du coeur des perfides humains
 45 Ne laisse voir que l'apparence.
 Contre nos trahisons la nature en couroux
 Ne nous donne plus rien sans peine.
 Nous cultivons les vergers & la plaine;
 Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
 50 Les filets qu'on vous tend, sont la seule infortune
 Que vous avez à redouter:
 Cette crainte nous est commune:
 Sur notre liberté chacun veut attenter:
 Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
 55 Hélas! pauvres petits oiseaux,
 Des ruses du Chasseur songez à vous défendre!
 Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

(1678)

Les moutons

1 Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans allarmes;
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes:
5 Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles coeurs l'amour suit la nature;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
10 Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux;
Ce n'est pas un grand avantage.
15 Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remede;
Un peu de vin la trouble; un enfant la séduit;
Et déchirer un coeur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
20 Toujours impuissante & severe,
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels & ravissants,
25 Que sous l'autorité d'une telle chimere,
Nous devons craindre de nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
30 Dans une heureuse obscurité.
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
35 Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels;
Par eux, plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux & nous, passerons comme un songe.
40 Il n'est, dans ce vaste Univers,
Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses, ici bas, la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
45 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans regle & sans science:
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux, & plus sages que nous.

(1674)

Pensées détachées

1 On cherche avec ardeur une médaille antique:
D'un buste, d'un tableau, le tems hausse le prix:
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
5 Et pour notre vieillesse, on n'a que du mépris.

1 De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu;
Des différens pays les moeurs, la politique,
5 La cause des frimâts, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême;
Et sur tant de choses sçavant,
Tu ne connois pas toi-même.

1 L'amour propre est, hélas! Le plus sot des amours;
Cependant, des erreurs il est la plus commune:
Quelque puissant qu'onsoit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
5 Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

1 On croit être devenu sage
Quand, après avoir vû plus de cinquante fois,
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangéieux usage;
5 On s'abuse: d'un libre choix,
Un tel retour n'est point l'ouvrage;
Et ce n'est que l'orgueil, dont l'homme est revetû,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu,
10 Ce qu'on doit au secours de l'âge.

Oeuvres de Madame et de Mademoiselle Deshoulières,
Paris, David L'ainé, 1747, 2 vol. (BNM 3- 38 972-3)